

Sacha Stellie

La vie rayée

ROMAN

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN 978-2-9553169-1-7

© 1^{ère} édition - Dépôt légal : Juin 2016

« Le ciel est sous nos pieds autant que sur nos têtes. »
Henry David Thoreau

1 - Paul-Ely

Maintenant il le sait.

Avant il avait laissé le doute planer, il s'y était refusé, se l'était interdit, il avait lutté quatre bons mois. Septembre, octobre, novembre et décembre. C'est long quatre mois à se barricader dans ses convictions. C'est rassurant et étouffant à la fois. Mais à présent, il sait que c'est peine perdue. La bille d'acier en haut du flipper, c'est lui. Ça allait secouer sec et dans tous les sens.

Depuis la rentrée, le bruit de ces deux anneaux d'ébène qui s'entrechoquent déclenche son alarme interne. Le signal qui annonce la bouffée de désir. Un aux motifs ivoire, l'autre uni noir qui cognent entre eux sur ce poignet fin, au léger duvet blond, sur cette peau dorée. Ce matin, c'est la collision de trop. Celle-là l'a littéralement électrocuté. Avant, ça picotait légèrement, filait un petit court-jus agréable, le mettait sous tension. Mais là, c'est la vraie bonne décharge. C'est étrange le moment où tout bascule. C'est la réflexion qu'il se fait en regardant son écran. « L'intrépide Mary Kingsley et son anticonformisme colonial en Afrique de l'ouest. 1862-1900. » Et dire que c'est lui qui a proposé le sujet mercredi dernier. Il doit boucler pour demain, et là, il n'a plus du tout la tête à ça. Il recule sa chaise de bureau pour mieux la voir et pivote de quarante-cinq degrés du bout de ses Berlutis impeccablement cirées, le cadeau de Babeth pour son dernier anniversaire.

Il la regarde. Elle est debout, légèrement penchée, sa main droite en appui sur le bureau de Violette. Ses cheveux, dorés eux aussi, couvrent une partie de son visage. Il descend le regard et caresse sa hanche. Il souligne le dessous de ses fesses, parcourt sa cuisse et s'arrête sur son mollet. C'est beau un mollet. C'est émouvant. C'est mince et dodu à la fois. Ça ressemble un peu à un gâteau. Celui-là tout particulièrement. Lequel lui irait le mieux ? Un

généreux dans la vitrine d'une pâtisserie. Une religieuse ? Non, inadapté, vieillot, trop rond. Un baba, pour ses envies d'ivresse et de luxure... Non, vulgaire, sans finesse. Une tartelette aux fraises, avec sa crème riche, ses fruits croquants et frais ? Elle mérite une métaphore plus originale, plus subtile, plus... sensuelle. Il bute sur ce dernier mot : sensuelle. Sensuelle.... Avant elle, il le trouvait banal ce mot. Il était quelconque, plat, inconsistant. Trop usé par la bouche des gens en manque de vocabulaire. Et lui, il aime les mots différents, les mots bien à lui, les mots oubliés... Mais là, il faut se rendre à l'évidence, il n'y en a pas de plus approprié pour la décrire. Elle est Sensuelle. Sens, sensu, sensuelle. Comme une conjugaison. Sens et Elle. Ses sens, ses sens à lui, tous ses sens... Et Elle. Elle. ELLE.

Il détaille sa robe. C'est quoi comme robe ? Ça doit porter un nom spécifique. Les femmes et les modes baptisent toujours tout. Comment elle a appelé ça Faustine, l'autre jour, sa guenille immonde de jean déchiré qui lui poche aux fesses ? Boot... Boy quelque chose... Ça l'énerve d'oublier. Avant il n'oubliait rien. Les mots nouveaux, ils entraient dans sa tête et ils y restaient. Depuis deux ans, il avait à peine le temps de faire leur connaissance qu'ils s'évaporaient. Quelle sensation désobligeante, presque insultante. Il s'est bien gardé de le dire à quiconque...

Il détaille. C'est entre la chemise de grand-père et la saharienne mais jusqu'au genou. Légèrement échancrée sur les cuisses de chaque côté. Une ceinture de cuir marron, mat, mastoc, de qualité, la boucle épaisse, masculine. Bref, il s'en fout, il demandera à Lola. Lola, elle sait toujours ces choses-là...

Qui peut porter ce type de vêtement et être aussi chic, aussi sensuelle ? C'est la qualité du tissu qui fait que c'est harmonieux. Soyeux, souple, libre. Il danse sur elle. Il l'épouse. Il souligne. Il est demi-teinte, entre kaki et camel. Elle ne se vêt que dans ces tons. Sa penderie doit être un arc-en-ciel tout en dégradé de marron. Du chocolat à l'écru avec toutes les nuances colorimétriques possibles. Du marron glacé au grège, en passant

par le mordoré. Ça doit être bien rangé, bien pensé, un camaïeu négligemment organisé, un champ chromatique étudié, un régal pour les yeux. Comme elle.

Babeth, elle, ne porte que des couleurs tranchées, soit noir et blanc (à la cour, ceci-dit, la fantaisie ce n'est pas ce qui prédomine...), soit vives, éclatantes pour contraster.

Tout les oppose. L'une brune, corps sportif, musclé, bouche charnue, yeux noirs. Cheveux domptés, lisses, caractère trempé et droit. L'autre blonde, ossature frêle, quelques minuscules rondeurs charmantes, dissimulées sous les fibres, inavouables. Mèches miellées, éparpillées, montées sur ressort qui barrent régulièrement son regard. Lèvres fines, rideau toujours grand ouvert sur ses dents éclatantes.

Babeth aime les parfums discrets, légers, à peine fleuris. Elle, elle porte des notes orientales, gourmandes et rondes. Avec une pointe d'ambre. Il a reconnu cette sacro-sainte odeur un matin en salle de rédaction. Elle s'est penchée par dessus son épaule pour lire un encart en Baskerville 11 au bas de son article et il a reconnu l'ambre. Comme les petits « cailloux » de Mémé Blanche, bien emballées dans un sachet de lin, noué avec une fine cordelette, et nichés au cœur du linge dans l'imposante armoire sculptée de la chambre. Ceux que son grand-père avait ramassés sur une plage de Conakry lors de son service militaire en Afrique équatoriale. « Du vomit de baleine, rien de plus, assurait Milou, C'est pas la peine d'en faire toute une histoire ! Le monde est fou, Pauly, le monde devient fou... »

C'est comme ça que l'idée lui était venue d'écrire cet article sur Mary Kingsley et le rôle qu'elle avait joué en Afrique avec ses idées peu orthodoxes sur la colonisation. Il aimait cette citation de Rudyard Kipling qui disait d'elle « En tant qu'être humain, elle connaissait sûrement la peur mais personne n'a jamais su découvrir de quoi. »

Aux noix ! Une tartelette aux noix bien sûr ! Et aux amandes. Avec la pâte sablée aux noisettes, moelleuse et le léger caramel

blond, parfaitement dosé, comme le réussissait Mila. Pas le grossier brûlé. Le délicat fin, juste ce qu'il faut. Il sort son carnet de la poche intérieure de sa veste, et y note :

« Je deviens complètement abruti. Un misérable canidé qui reconnaît le bruit que fait sa pitance en rencontrant le sol. J'ai perdu toute humanité, je ne suis plus que cet animal navrant prêt à tout pour satisfaire ses bas désirs. C'est fichu, je ne pense plus qu'à cela : la culbuter. »

En imaginant le sourire ravi de Julot quand il va leur lire cette phrase demain, il s'agace déjà. Et la mine réprobatrice de Vivi... Et les commentaires graveleux de Lola... Ah ça, ils vont bien se foutre de lui. Pour glousser, ça va glousser à table !

Clac-clac.

Elle vient d'attraper un dossier sur le haut de la pile de sa main droite et les bracelets ensorceleurs chantent à nouveau. Nouvelle décharge électrique. C'est la partie inférieure de son ventre qui est touchée cette fois.

Elle a posé son poignet cassé sur sa hanche légèrement courbée et sa jambe droite porte l'ensemble de son corps caramel tout léger. Il descend jusqu'à sa cheville, délicate, bien dessinée et s'arrête sur ses escarpins taupe, cirés, lustrés, comme il aime. Paul-Ely pense que les chaussures sont le reflet de l'âme. Elles racontent, expliquent, parfois dénoncent. Elles avouent tout. Il a grandi dans l'odeur de cuir et de cirage. Dans le bruit du touret et des coups de marteaux sur les petits clous. De la porte en verre qui s'ouvre, du klong lourd des charnières mal réglées et du diling qui annonce le client. Mila à la caisse, Milou à l'atelier, à l'arrière. Ses parents avaient l'amour des chaussures et lui ont transmis.

Demain il apportera un Gigondas pour la côte de bœuf que Julot ramène de chez son boucher favori, ça conviendra parfaitement et puis ça aurait fait plaisir à son père. Il lui en reste une à la cave. Une de l'année dernière quand ils sont allés aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Il faudra qu'il pense à dire à Vivi de la remonter et de l'ouvrir un peu avant.

Clac-clac. Il sursaute cette fois.

C'est fou ce qu'on peut changer... D'ordinaire, il affectionne la discrétion. Des bijoux ethniques, clinquants et bruyants, il a en sainte horreur ce type d'extravagance. Mais sur elle... Il trouve cela gracieux, élégant, décalé. Sur elle, tout se justifie. Rien ne jure ni ne dénote. Lorsqu'il l'avait vue entrer pour la première fois au journal, il l'avait trouvée lumineuse. Si on lui posait la question : quelle impression vous a-t-elle laissée ? Il répondrait un seul mot : *lumineuse*. Un halo de lumière éparpillé et irrésistiblement attirant.

« Je te présente Harmonie Fayard, notre nouvelle DA¹, avait dit Pierre. Élodie, voici Paul-Ely Eyme, notre spécialiste en apologie de la femme, toutes cultures et époques confondues. »

Ils s'étaient salués d'une poignée de main fraîche et friable.

Harmonie. Même son prénom rayonne. Il éclaire.

Elle avait alors envahi l'espace. Paul-Ely n'aime pas les gens de la créa pourtant. Il les trouve imbus, suffisants, toisants. Leur manque de discipline l'insupporte, leurs avis tranchés qui font semblant de ne pas l'être, certains sur tout. Leur fausse modestie et leur parodique, soi-disant, tolérance. Leurs assurances sur le bon goût... Leurs désintérêts pour les textes et leur suprématie des espaces, des couleurs, des cadres, des courbes. Mais elle, elle ne ressemble pas aux autres. Elle a de la structure et le sens du délai. Elle ne privilégie jamais la forme au contenu et ne se laisse pas écraser par les dictats des tendances. Elle fait son travail avec précision, en respectant les avis de ses collaborateurs et les contraintes. Elle connaît les limites techniques et humaines. C'est peut-être ce qu'il trouve de plus renversant chez elle. Son esprit étonnamment cartésien pour une fille des beaux arts. Après ses illuminations et sa fluidité de mouvements, bien entendu.

¹ Directrice Artistique

Et le désir s'était installé. De plus en plus appétant au fil des semaines. Jusqu'à l'oubli de ses valeurs. De ses valeurs construites et profondes d'homme libre et érudit. D'historien appliqué et réfléchi. Celui qu'il avait décidé de devenir sur les bancs de La Sorbonne. Du type bien, qui se refusait d'être servile face à des instincts primaires de chasseur et de reproducteur. Du mec capable de se maîtriser et de jamais se laisser aller à ce genre de fornications stériles et avilissantes, pour les deux genres. De ses vérités d'homme pensant qui avait rencontré Babeth vingt-deux ans plus tôt, puis épousée. A présent, il n'est plus qu'un vulgaire primate qui ne songe qu'à se vautrer dans tous les hôtels de la capitale entre midi et deux avec cette femelle aguichante aux parades ébénistiques. Même s'il trouve cela affligeant, vil et aux antipodes de ses certitudes. Tant pis. Les quatre mois de lutte intérieure n'y ont rien changé. Il a perdu. Ses idéaux se sont disloqués dans les couloirs de la rédaction, les uns après les autres, à chaque collision d'anneaux noir et blanc. Clac-clac, envolée son abnégation de l'instinct sexuel. Clac-clac, noyé son principe premier de vision de la femme comme un égal et non comme objet de plaisir. Clac-clac, adieu le mari et ses promesses, jusque-là toujours honorées, de fidélité.

Il abdique. Cette fois, il a perdu. Son inconscient a pris la main et Paul-Ely déteste perdre le contrôle. Et pas davantage être déstabilisé, dépendant et asservi.

Mais là, il s'en fout. Oui, c'est ça, il s'en fout royal. Il ne rêve que d'une chose : la punaiser contre un mur, lui relever sa jupe et l'emboîter, lui soulever les cuisses sur une table, l'attraper fermement par les cheveux, lui empoigner les hanches et se repaître de ses seins.

Harmonie se redresse, se tourne vers lui, le regarde lui dévisager les escarpins et lance :

– Heyraud, cent dix-neuf euros, hiver dernier, pas sûre que vous en trouviez encore ni qu'ils aient votre pointure. Vous chaussez du combien d'ailleurs, Paul-Ely ?

Elle vient de le choper en plein vol. Il s'est fait avoir comme un débutant, la main encore dans le sac. Il ne s'est pas démonté. En champ lexical cordonnerie, il est équipé, il rétorque :

– Du 43, mademoiselle Fayard. Merci pour ces informations, j'irai voir. Elles me plaisent infiniment et surtout elles habillent parfaitement le pied. C'est rare les chaussures avec un bel aplomb de nos jours... La cambrure est élégante et la trépointe soignée. J'aime l'agneau plongé en règle générale mais je dois avouer que le pigment est particulièrement bien choisi. Pensez-vous que je les porterais avec autant de grâce que vous ne le faites ?

Elle rit d'un rire clair. Il est heureux d'être le géniteur de ce son agréable qui s'évade de sa bouche. Elle est encore plus désirable lorsqu'elle rit... Son Moi profond lui bave *excitante* mais il se force à penser *désirable*. Avec son regard perçant, mi-vert mi-noisette, planté dans celui de Paul-Ely, il éprouve une certaine difficulté à assumer son nouveau statut de bonobo.

Harmonie n'avait jamais remarqué mais, à cet instant, elle trouve beaucoup de charme à ce rédacteur un peu étrange. Il doit avoir bien dix ans de plus qu'elle... peut-être plus... Elle aime bien les hommes plus âgés, ils sont souvent plus pertinents. Et plus respectueux. Autour d'elle que des trentenaires compétiteurs branchouilles qui l'ennuient à mourir.

Elle sort du bureau et Paul-Ely engouffre à nouveau ses Berlutis sous le sien. Ainsi qu'un bonheur clinquant.

Il attrape son téléphone et tape :

« Sors le dernier Gigondas stp, (en bas à gauche) et ouvre-le bien 2h avant demain. Je t'embrasse. Tu vas bien, ma Vivi ? »

Il repose son portable sur la table, le fixe un instant, le reprend puis écrit à nouveau :

« Je trouve la vie jolie aujourd'hui... Ça fait du bien. Je te raconte demain. »

2 - Lola

Qu'est-ce qu'il a à l'emmerder comme ça, lui ? Elle n'aime pas ces petits cons arrivistes qui se la ramènent sans cesse pour ne rien dire ! Il est quoi déjà... ? Elle se souvient plus ce que son boss lui a dit hier. Elle est chiantie avec ça. Il a raison Pauly, elle n'écoute jamais la fin des phrases. Le début, ça lui suffit. Les gens sont tellement lents d'une manière générale, qu'elle s'arrête à mi-chemin et qu'elle part sur autre chose. Il est méga bien son projet en plus. Quatre mois qu'elle bosse dessus comme une bête. Même Julot a dit que pour une fois, ça pouvait avoir une utilité. C'est en rencontrant le type de l'école Bleue au salon du design qu'elle avait eu l'idée. Enfin non, c'est en allant boire un verre le soir avec lui pour être exacte. Quand elle cherchait désespérément un briquet dans son sac et qu'elle avait fini par tout retourner sur la table. Les lunettes de piscine, la bombe lacrymo, le mascara et les préservatifs. L'affiche.

– Et ça peut vraiment se glisser partout ta technique OLED ? lui avait-elle demandé.

OLED signifie diode électroluminescente organique. C'est une technologie récente qui allait bouleverser le monde du design, lui avait-il assuré dans l'après-midi. Et comme Lola aimait les bouleversements, elle lui avait laissé sa carte avec inscrit au dos :

« *Un verre ce soir, si ça vous tente...* »

Elle aurait tout aussi bien pu lui demander de vive voix mais Pauly lui avait enseigné que les mots sont, au-delà de l'élégance, toujours plus convaincants.

– Tout à fait, jeune fille. L'intérêt c'est que c'est fin, donc facilement intégrable et dissimulable, et de fait, ça libère complètement la création de toutes les contraintes que l'on pouvait avoir auparavant.

Il avait l'air convaincu. Et il parlait bien surtout. Lola aime les gens qui ont de l'aisance. C'est au deuxième verre qu'elle avait

décidé de passer la nuit avec lui. Ils s'étaient revus un temps. Le temps nécessaire à ses recherches et à sa consommation de testostérone. Elle avait planché sur le sujet dans son coin un bon mois, en avait parlé aux autres un mardi soir et ils avaient aimé le concept. Même Pauly, le dézingueur de rêves. Alors, elle s'était lancée. Elle avait proposé l'idée en réunion ICP². Et elle avait été acceptée. Son argument principal résidait dans la finesse et la diffusion de lumière parfaitement homogène, ce qui effectivement révolutionnait tout. Elle venait donc de présenter aux investisseurs, l'éclairage OLED intérieur adaptable à tous supports. Déclinable à l'infini. Sac à main, cartable, casier, boîte à gants, capot de voiture, boîte à outils... Elle est super fière parce que c'est *son* l'idée, qu'ils l'ont retenue et que tout le staff bosse dessus. Et elle sait ce que ça veut dire... C'est la première grande étape. Après, pas mal de portes seront plus faciles à ouvrir. Deux ans qu'elle attendait ça dans son bureau d'archi. Trouver LA bonne idée pour être remarquée. Lola sait ce qu'elle veut, elle est ambitieuse. Cinq ans d'études plus un stage de six mois à New-York. C'est loin New-York, ça n'avait pas été simple. Elle n'avait pas fait tout ça pour rien. Ensuite, elle avait choisi de bosser dans ce bureau d'étude parce qu'il était réputé justement pour être dans les plus novateurs et qu'il savait donner leur chance aux jeunes talents. C'est ce qu'elle demandait, qu'on lui laisse sa chance... Et puis surtout, elle ne voulait pas s'ennuyer. Son dossier, il est archi béton, elle a tout chiadé. Alors, qu'il vienne pas la saouler avec ses questions à la mords-moi-l'nœud, le p'tit con avec sa gueule de beau gosse stéréotypé lécheur de pompes ! Pendant qu'ils délibèrent sur les délais à accorder pour la réalisation d'un proto final avant d'effectuer les premiers tests un peu sérieux, elle en profite pour sortir discrètement de sa besace en toile un petit carnet à la couverture rayée et y inscrit :

² idée concrète de progrès.

« *C'est quand même très dur de fermer sa gueule dans ce type de réunions...* » Elle va à la ligne puis ajoute :

« *Comment faire pour écouter les phrases en entier sans se faire trop chier ?* »

Elle le referme et le glisse sous son ordi. Elle s'ennuie... C'est quoi qu'il ramène à bouffer demain Julot déjà ? Il a dit qu'il s'en occupait, qu'il avait le temps parce que... Et voilà ! Elle n'avait pas écouté la suite. Et elle devait ramener quoi, elle ? Le vin ? Le dessert ? Elle attrape son iPhone et tape :

« *Je ramène quoi demain, ma Vivi jolie ? Tu vas bien ?* »

Lola sourit au vent, le nez dans les grandes baies vitrées. Elle se marre parce qu'elle sait qu'elle va se faire engueuler... Que Vivi va lui répondre « Tu n'écoutes jamais rien, t'es pénible » ou un truc dans l'genre. Vivi est si prévisiblement maternelle. Elle adore le lui rappeler et se foutre gentiment d'elle. Elle se demande si elle aurait chambré autant Mila si elle était encore de ce monde... Non, certainement pas.

Elle est triste maintenant. Et elle s'ennuie encore plus.

C'est long ces putains de réunions, ça n'en finit jamais. Qu'il est lambin ce monde... Quelle perte de temps tout ça. Elle irait bien à la mer ce week-end, tiens ! Ça fait longtemps qu'ils ne sont pas allés à la mer... Ils pourraient aller à Cabourg, elle adore Cabourg, Lola. Et puis comme ça, ils iraient prendre un verre au Normandy, comme ils faisaient toujours lorsqu'ils allaient à Cabourg. Trinquen à Eux... A Eux et aux chieurs des gratte-ciel de La Défense ! Elle déteste ce quartier. Aucune âme.

Quelle heure est-il ? Elle va être à la bourre s'ils ne se décident pas les grands chefs sous ! Et puis Pauly, on ne peut pas vraiment dire qu'il aime ça, les gens en retard. Midi, ça devrait le faire... Elle est en scooter et l'île de la Jatte, ce n'est pas bien loin.

Elle sourit à nouveau, les yeux dans l'arche, attrape son téléphone et lui écrit :

« *13h, toujours ok ? C'est où qu'on a dit déjà ? ;-)* »

3 - Julien

Il hésite. Elles ont l'air pas mal non plus les entrecôtes... Il était parti sur une côte de bœuf et maintenant, il ne sait plus. Vivi, elle préfère une bonne entrecôte, à condition qu'elle soit bien grasse... Pauly et Lola, une côte de bœuf, bien épaisse, ça c'est sûr. Comme Papa. Maman, elle, son petit pécher mignon c'était les côtes d'agneau. Il revoit son petit museau rognogner les os avec délectation. Elle était si jolie Maman... Toujours tirée à quatre épingles, toujours bien mise. Étrangement, c'est Lola qui lui ressemble le plus. Cette élégance naturelle. Cette aisance d'être... Même si Lola parle comme un charretier, alors que Maman n'a jamais prononcé aucune vulgarité.

Bon, allez, il prend les deux. Ça fera plaisir à tout le monde ! Julien est généreux. Il aime les gens et le présent. Il aime faire plaisir. À lui et aux autres. Il sait la valeur du moment car il sait aussi que tout peut s'arrêter du jour au lendemain.

Son téléphone sonne, il décroche. C'est Léo qui lui demande comment il fait pour brancher l'eau du camion pour Luminita.

– Mais c'est demain qu'elle devait venir ! râle-t-il. Et même si tu savais le faire, tu ne peux pas la brancher, tu n'as pas le matos ! Je vais acheter ce qu'il faut cet après-midi ! Dis-lui de revenir demain.

C'était une bonne idée ce camion hamburger, ça allait dynamiser le club, faire un peu le buzz mais la Luminita, elle avait l'air un peu pénible.

– Je te la passe, tu vas lui dire toi-même ! se débène Léo.

Deux fois champion de France de saut en parachute vol relatif, et une fois second en canopy-piloting en Europe, une volonté et une discipline de fer et incapable de s'affirmer en société. Léo son univers, ce sont les éléments, pas les gens.

– Bonjour Luminita, on s'est mal compris, je vous avais dit demain...

– Bonyour Droulien, yé peu pâ demain, yé lé souci avec le camion et ami à moi gârage.

– Je comprends bien Luminita, mais aujourd'hui, c'est moi qui yé peux pâ. Je n'ai pas les pièces de toute façon... Jeudi si vous voulez ?

– Non non non, trop tard yeudi ! Yé n'aurait pas le temps dé tout installer bien !

– Mais si Luminita, mais si... On sera là avec Léo pour vous aider.

Elle proteste encore un peu et il coupe court. Il raccroche. Il n'aime pas le téléphone et puis ça sert à rien d'en parler des plombes, il ne peut pas. Là, il fait les courses et ensuite, il a promis à Vivi qu'il passerait pour lui changer son pneu. Trois fois qu'elle crève cette semaine, c'est louche ! Il se demande si ce n'est pas le nouveau voisin tête-de-con qu'elle a enguirlandé parce qu'il foutait une roustie à son clébard. Elle a bien fait.

Bref, Luminita donc. M'ouais... Il espère qu'il ne va pas s'attirer plus d'ennuis que de retombées positives. Il sort son carnet de la poche arrière de son jean et note :

« *Parler de Luminita, évaluer les risques.* »

Il est certain que ça va plaire ce van-food, c'est tendance, néo chic, bien bobo comme ils aiment les parigots. L'année dernière déjà, ils avaient créé un bar terrasse avec le mobilier gonflable lumineux que Lola lui avait récupéré pour pas trop cher dans un salon. Et mine de rien, c'est bien rentable. Léo avait été sceptique au début, surtout pour employer quelqu'un. Après trois essais peu convaincants, ils étaient tombés sur Bogdana, une étudiante roumaine.

Ce con de Léo qui avait dit « On fait un essai... Mais que j'la voie pas mendier pendant le service ! ». L'humour de Léo...

Une super minette, la Bogdana. Bosseuse, droite, souriante. Une perle ! Et puis ce petit accent ravissant fait fondre tous les clients. Elle est en DEUG de chimie et veut devenir créatrice en cosmétologie, quelque chose comme ça. Elle travaille dur. Et au bar et sur ses formules. Il est admiratif, Julot. Se retrouver aussi loin de son pays et des siens, il en serait bien incapable. Déjà qu'il ne parvient pas à se décider sur la couleur d'un pull chez Decat sans appeler Vivi ou Lola !

Avec Léopold, ils ont repris le club en 1998. Dix-sept ans déjà. Il avait bien fallu trouver une solution... Après l'accident, il avait été inenvisageable pour lui de rester loin d'eux. Pour Lola surtout. Il avait quitté Annecy sans regret et avait rejoint Léo qui lui avait trouvé un job de moniteur sur la base où il travaillait dans la vallée de Chevreuse. Léo et lui se connaissent depuis gamins. Leurs grands-pères étaient les meilleurs amis du monde.

Nés la même année, dans le même hameau, ils avaient usé les mêmes bancs d'école, s'étaient mariés le même jour dans la même chapelle avec deux filles du même village. Ils avaient eu leur premier enfant le même mois de la même année, tout comme le second. Ce fut le même médecin qui leur apprit le même cancer. Et quand l'un fut parti, l'autre lui avait emboité le pas la semaine suivante.

Les petits-fils semblent avoir hérité de ce lien insécable. Leur amitié n'a jamais souffert des huit cent trente-huit kilomètres très exactement qui séparaient Léo et Julien. C'est ensemble qu'ils ont fait leurs premiers pas, descendu leur première piste bleue, se sont brulé les doigts avec les pétards de quatorze juillet, dragué les premières filles et tiré en cachette sur les mêmes cigarettes. C'est encore ensemble qu'ils ont passé les concours pour le lycée sport étude alpin à Chambéry puis encore ensemble qu'ils ont débuté leur carrière à Saint-Véran. Léo, l'enfant du pays, comme guide, Julien comme moniteur. C'est après qu'ils ont commencé à taquiner le parapente, puis la chute libre pour enfin devenir

accros du parachutisme. Ils ont passé tous les diplômes, les brevets et les habilitations dans le but de monter leur propre affaire. Ils avaient vingt ans et des rêves plein la tête. Léo, le plus doué et le plus téméraire des deux, un jour, avait été remarqué par un anglais fin de blé qui lui avait proposé de gérer un club dans la grande banlieue chic parisienne. Il avait décliné tout d'abord, refusant de naviguer seul, puis après une semaine de parlementation acharnée, Julot avait fini par le convaincre. Ce poste, c'était de l'or en barre. Une chance inouïe. Il se ferait une place parmi les castes huppées, se constituerait un portefeuille de clients et une carte de visite. Julot quant à lui, mettrait les bouchées doubles et de l'argent de côté et d'ici quoi... Trois ou quatre ans... Ils seraient opérationnels.

Et tout s'était déroulé comme prévu. Léo avait cartonné, poursuivant son ascension et accumulant les titres. Julot, lui, s'était mis à son compte et offrait ses services dans les hôtels de luxe à Courchevel. Tout en travaillant comme un forcené, acceptant parfois jusqu'à dix heures de cours particuliers par jour à des touristes russes indécentement friqués, il s'était spécialisé dans la vidéo sportive. Il avait investi dans un matériel juste ce qu'il fallait de performance et réalisait pour qui souhaitait des reportages. Il avait eu du flair sur ce coup-là. Pile le bon moment de la tendance. Il avait eu un succès fou. Autant pour les particuliers que pour des films d'entreprise. Fin des années quatre-vingt-dix et cette mode absurde de la stimulation de réseau ! Il en avait filmé du cadre se cagant dans le bénard ! Ah ça, il s'était bien foutu d'eux quand il racontait dans les bars, le soir, aux autres saisonniers... Il avait beau être railleur sur le sujet, il fallait avouer qu'il en avait largement profité. Aujourd'hui, avec l'apparition de la vulgarisation des technologies, le marché est moins fleurissant. Mais ils ont su s'adapter et faire fi des go-pro et autres mini caméras embarquées. Il y avait huit ans déjà, qu'ils avaient créé leur agence de vidéo vol. Léo, une fois de plus, s'était montré méfiant... Mais lorsque Julien avait décroché le

contrat avec Red Bull, il n'avait plus moufté. Ça leur avait donné des ailes.

– Carte blanche le P'tit roi, carte blanche, lui avait-il dit en brandissant sa despé !

Il a toujours surnommé son pote ainsi à cause de l'amour que ses parents lui portaient. Léo, lui, n'a jamais eu de papa et une maman que l'on pourrait qualifier de nomade. Il avait grandi avec le meilleur ami du grand-père de Julot dans la maison tout en haut du hameau, de l'électricité au compte-gouttes et de l'eau qui lui électrocutait le visage au réveil.

Ils en sont donc là. Un club qui tourne bien et ce nouveau projet de Food-truck. Ils verraient bien. De toute façon, c'est trop tard, il s'est engagé auprès de Bogdana. Il n'a toujours pas bien compris qui est exactement Luminita pour elle, ni même si elle lui a dit la vérité. La cousine du frère de l'oncle d'une grand-mère... Mais ce qu'il a compris, c'est que c'est important. Et pressé. Luminita était venue de Suisse quelques jours pour le rencontrer le mois dernier et il avait trouvé le concept sympa. Elle lui avait expliqué qu'elle s'était installée depuis quelques semaines devant la grande université de Lausanne mais que les autorités jugeaient son camion indésirable et l'avaient sommée de libérer l'espace. Avant ça, elle était restée cinq mois dans le quartier Freihaus à Vienne et avait épongé les excès des nighteurs au sortir de discothèques. Et encore avant la Slovaquie, et encore avant la Hongrie, où elle avait été plus évasive... Il s'était arrêté là dans le curriculum, il n'avait pas posé davantage de questions. Il avait lu dans ses grands yeux noirs que le passé n'avait pas dû être tout rose. Il n'aime pas poser de questions, Julot. Il dit que le passé, c'est le passé, qu'il doit rester là où il est, que ça ne peut faire que du mal de remuer la vase. Il le dit même s'il ne parvient pas toujours à l'appliquer. Alors, quand il avait vu l'ombre dans ce regard, sans même avoir goutté ses big-mac, il lui avait dit oui. Léo avait fait le coup du « je tousse trois fois anormalement fort »

pour attirer l'attention sans succès. Il était comme ça, Julien, il aurait donné tout ce qu'il avait pour ne pas que le malheur existe, pour adoucir les douleurs. Pour les faire disparaître d'un coup de baguette magique. Alors, si avoir un combi à fleurs sur son parking qui faisait du burger Romano-Helvetico-Slovaque était le prix à payer pour que ces yeux soient moins apeurés... Il ne trouvait pas la note très salée. Léo avait donc laissé tomber. Il savait que ce n'était même pas la peine de discuter. Il avait toujours été ainsi, Julot, depuis tout même. A ramasser les piafs blessés, à délivrer les lièvres des pièges, même les truites patiemment pêchées, il les refoutait à la baille ! Après tout, ils ne risquaient pas grand chose à part sentir le graillon et quelques emmerdes. La véritable urgence de Luminita était d'avoir une adresse postale. Tout naturellement, il avait accepté que celle du club devienne la sienne. Comme pour Bogdana. C'était pour des histoires de papiers, d'aides, d'allocation, de bourse... Quand il avait vu où elle vivait Bogda, en la raccompagnant un soir en moto parce qu'il était trop tard pour le dernier RER, il n'avait pas supporté. Il avait vu une émission sur ces fumiers de marchands de sommeil, sur l'exploitation de la misère, l'enrichissement sur le dos des pauvres, c'était à dégoûter. Mais le voir en vrai ! Ça l'avait foutu dans une rogne... Il lui aurait bien filé une bonne raclée à ce salopard. Il y avait pensé toute la nuit à ce taudis insalubre, un soupirail en guise de fenêtre qu'un enculé louait quatre cents euros ! Alors, en buvant son expresso, le lendemain matin, il avait décidé d'aménager un coin de l'aile gauche en petit studio et d'y loger Bogda. C'était pas bien grand mais au moins ce serait propre et elle pourrait bosser tranquille. Et puis, comme ça, elle aurait un chez elle. C'est important d'avoir un endroit où se poser, où rentrer, où se sentir à l'abri des agressions extérieures. Plus jeune, il s'en foutait, il ne savait même pas que ce monde pouvait être tranchant. Mais depuis Deauville, tout avait tellement changé...

Bogdana avait pleuré quand il lui avait annoncé l'idée. Elle s'était jetée dans ses bras et s'était mise à parler roumain très vite en se mouchant dans son sweat. Il lui avait dit d'arrêter parce que c'était intéressé, que comme ça, elle serait sur place et qu'il pourrait l'exploiter encore plus. Elle avait ri en lui disant comment on disait gentil en Roumain, que c'était important qu'il le sache Frumos, on disait frumos... Il avait dit que c'était moche comme mot, que c'était bizarre de filer une consonance pareille à un beau sentiment.

Ils avaient fait les travaux ensemble. Il s'était chargé du gros œuvre et elle, des tâches moins physiques. Elle avait peint les murs qu'elle avait choisis rouges et posé le carrelage turquoise de la salle de bain autour du lavabo. Elle avait écouté consciencieusement les conseils de Julot et avait fait du bon boulot. Elle l'avait bluffé ! Elle voulait payer un loyer, lui ne voulait pas. Elle avait insisté, il n'avait pas cédé. Ils avaient coupé la poire en deux, elle filait une centaine d'euros pour l'eau et l'électricité. Bogdana venait d'une famille simple mais pas démunie. Fille unique, elle avait eu la chance d'avoir un père instituteur et une mère à qui il avait appris à lire juste après l'avoir épousée. Elle avait grandi dans l'optique de quitter son pays et de se construire une vie meilleure. C'est ce que ses parents souhaitaient pour elle, un avenir loin de ce quotidien de délabrement. Ils avaient économisé quinze ans pour pouvoir l'envoyer en France faire des études. La France, « le pays des libertés » répétait inlassablement son père, l'œil diamant.

Alors qu'il est au rayon plomberie chez Casto à essayer de trouver ses raccords 20-27, son téléphone sonne à nouveau. C'est Vivi cette fois.

- Pronto !
- Salut mon Julot, c'est pour te dire, c'est pas la peine de venir pour ma roue, c'est bon, c'est réparé !

– Tu sais changer une roue, toi, maintenant ?
– Non, non, rit-elle de son joli rire chaleureux, c'est le mec qui repeint le cabinet, il m'a proposé.

– Il est beau grosse ?

– Pas mal...

Elle roucoule, il la connaît par cœur. Impossible de dissimuler la moindre émotion.

– Quel âge ? inquisitionne-t-il.

– La belle cinquantaine...

– Intéressant... Ta mission pour demain : tu nous ramènes une photo !

– Ça va pas, non ! s'indigne déjà Vivi. Tu me vois lui dire : Heu... Je peux vous prendre en photo, s'il vous plaît ? C'est pour mon andouille de frangin qui grandira jamais !

– Démerde-toi ! Je veux une photo !

– T'es chiant, Julot, t'es super chiant !

– Bisous ma sœur, à demain...

– T'es chiant !

– Hé ! la rattrape-t-il.

– Quoi ?

Il l'entend maugréer.

– T'es pas obligée de lui dire... Tu peux la prendre en catimini...

– Petit con !

Il se marre tout seul devant ses raccords pas au bon diamètre parce qu'il sait que ça va l'occuper toute la journée de demain, la Vivi, mais qu'elle va la ramener, sa photo. Qu'elle va lui brandir sous le tarin comme un trophée et qu'elle dira « Tu pensais pas que j'allais y arriver, hein ? Hein, tu pensais que je serai pas cap ? ».

Et Julot jouera le jeu et dira « Respect ma Vivi, respect ! T'es la plus forte ! »

Normal... C'est Vivi ! Elle réussit toujours tout. La frousse au bide et la certitude qu'elle n'y arrivera jamais. Mais la victoire toujours à la clef.

C'est son manque de confiance qui la rend invulnérable.

Ses incertitudes sont ses forteresses.

Il la revoit pieds nus, en chemise de nuit, sanglotant sous la pluie, dans le potager de Maman.

Sa gorge se serre, il a soudain une épouvantable envie de pleurer lui aussi.

4 - Vivienne

Quelle andouille, ce Julot ! Elle n'y arrivera jamais...

Une photo ! Il en a de bonnes ! De dos peut-être... Ou de loin...

Son téléphone vibre. C'est Lola. Ah oui, mince, elle ne lui a pas répondu pour le dessert. Tant pis pour elle, elle n'a qu'à écouter ce qu'on lui dit aussi. Elle est pénible avec ça, Lola ! Elle n'écoute jamais rien. Être aussi brillante et aussi dispersée, c'est incompréhensible !

Un dessert mais quoi ? Faut dire, elle n'a pas eu une minute à elle depuis ce matin, ça n'a pas arrêté aujourd'hui. Elle a mal au crâne d'ailleurs. Un doliprane ne sera pas de refus en rentrant. Mais pourquoi ça roule si mal ce soir ? Le cabinet à beau n'être qu'à huit kilomètres parfois elle peut mettre jusqu'à trois quarts d'heure. C'est fou cette circulation ! Et ça ne va pas en s'arrangeant...

Ils sont marrants à essayer de la convertir au scooter, elle a la trouille, elle. Déjà quand elle monte derrière Pauly, c'est tout une histoire... Bon, c'est vrai que ça va plus vite, mais elle trouve ça dangereux. Elle en voit tellement passer des fractures. Elle serait belle avec une patte dans le plâtre, tiens ! Il ne manquerait plus que ça. Remarque, ça lui laisserait du temps pour sculpter. C'est vrai une jambe, ça n'empêche pas de modeler. Oui, mais si c'était un bras, ou pire les mains ? Les deux mains ! Oh là là, non, c'est hors de question le scooter ! Hors de question.

Elle farfouille dans son sac à main posé sur le siège passager et en sort son petit carnet à fleurs. C'est Lola qui lui a offert cette année, comme ça, pour rien, juste parce qu'elle l'avait vu dans une librairie et qu'elle avait trouvé qu'il lui ressemblait. Vivi le trouvait vraiment très joli celui-là, le plus beau qu'elle n'ait jamais eu d'ailleurs. Lola la connaît si bien...

Elle inscrit :

« - Arrêtez avec votre scooter !

- *Penser à refaire la pression dans la chaudière. »*

Elle réfléchit un instant... Il y avait autre chose qu'elle devait noter. C'était quoi ? ... Ah oui ! Le jardin !

« - *Choisir ce qu'on plante. »*

Elle redémarre.

Bon alors... Qu'est-ce qu'elle lui demande de ramener comme dessert ? Faut tout lui dire à Lola, parce qu'elle ne réfléchit pas en fonction du menu. Elle ne voit pas où est le problème de servir une galette des rois après une fondue savoyarde par exemple. Il n'y a rien qui la choque. Après une fondue, tout le monde sait qu'il faut une salade de fruits, une crème renversée, quelque chose de frais, de léger, quelque chose qui passe bien. Pas quelque chose de bourratif. Ah, Lola...

Elle regarde enfin son message. Elle en a deux à présent. Un de Lola et un de Julot. L'un demande quoi comme dessert et l'autre revendique : « Une photo, une photo ! »

Oh, le petit saloupiaud... Elle sourit au feu rouge et sent à nouveau son téléphone trembler sur sa cuisse. C'est Pauly cette fois, il dit :

« *Joli challenge, ma sœur... Sauras-tu le remporter ? »*

Les petits cons... Elle sourit de plus belle et sent son cœur se gonfler d'un trop plein d'amour. Ses petits cons. Les siens à elle. Bien serrés, pelotonnés, tous ensemble, comme des canetons, tout enchevêtrés. Tous les quatre, rien qu'eux. Et tout de suite après, comme ça fait toujours, le chagrin. L'immense et lourd chagrin qui l'écrase, qui la fait saliver amer comme lorsque l'on tombe le nez en premier sur le béton. Cette peine ingérable qu'elle n'arrive toujours pas à dominer. Comment font-ils, eux, pour y arriver ? Elle, elle n'y parvient pas...

Un interminable coup de klaxon la rappelle à l'ordre. Elle vient de commettre la faute suprême sur le réseau routier d'île de France : un quart de seconde s'est écoulé entre le passage au vert

du feu et le démarrage de son véhicule. Elle sort aussitôt de ses gonds.

– Oui, oh ça va ! hurle-t-elle dans l'habitacle, l'œil mauvais dans le rétro. Ce qu'ils sont mal embouchés ces parigots ! Gros con, va ! ajoute-t-elle pour se libérer.

Vivienne n'est jamais vulgaire, *con* est son maximum.

Les larmes roulent. Ce sont des larmes de colère. Elle ne pleure que de colère, jamais de tristesse. C'est le problème. C'est pour ça que sa peine ne s'adoucit pas. C'est à cause de cette colère qu'elle ressent, ça ne passe pas.

C'est ce que le psy lui a expliqué. Qu'il faudrait qu'elle pardonne... Dix-neuf ans déjà et rien ne passe. Quelle arnaque cette chanson « Avec le temps va, tout s'en va... » Pardonner quoi ? Et à qui ? C'est là que ça bloque !

C'est juste que ce n'est pas juste. Que ce n'est pas comme cela que ça aurait dû se passer, que c'était trop tôt, trop bête, trop dur aussi. Qu'ils n'étaient pas prêts surtout... Peut-on être prêts pour cela ? Une maladie, c'est différent, on a le temps de s'habituer à l'idée, ça doit être plus doux, plus lent.

Et puis, pas les deux en même temps ! Non, pas tous les deux...

Le bonheur s'était arrêté net un samedi matin de mai.

Comme ça, en un coup sec.

Avant, la douceur, les rires, l'amour, la tendresse, le bonheur.

Et puis, en une fois, plus rien. Plus que le silence et les sirènes.

Plus que le froid, l'absence, la douleur.

Et dire que c'est elle qui avait eu l'idée du cadeau... Ses remords alimentaient un peu plus chaque jour sa colère immense.

A elle, jamais elle ne se le pardonnerait.

5 - Émile et Marie-France

La première fois qu'il l'avait aperçue, c'était au bal du 14 juillet. Il l'avait trouvée tellement jolie avec sa taille de guêpe et sa robe à petits pois qu'il n'avait pas osé l'inviter à danser. Elle faisait partie du groupe des filles du village voisin. Elles s'étaient installées en première ligne, sur les bancs autour des grandes tables du marché. Émile lui, était à la buvette. Il travaillait aux côtés de son oncle comme chaque année. Quand il l'avait vue au bout du comptoir, son cœur s'était mis à battre la chamade. Il n'avait jamais rien vu d'aussi agréable à regarder. On aurait dit une actrice. Son chignon épais et ce rouge à lèvres sur ses lèvres parfaites... Il avait eu une envie irrépressible de l'embrasser.

Elle, ce ne fut qu'une année plus tard qu'elle le remarqua. A la fête annuelle de son village, Ceillac-en-Queyras, au début de l'été. Cette fois, Milou, qui ne voulait pas laisser passer sa chance, prit son courage à deux mains et l'aborda. Elle s'appelait Marie-France et avait dix-neuf ans. Elle travaillait comme blanchisseuse à *l'Auberge des cîmes* depuis trois saisons mais son rêve à elle, c'était d'aller vivre à Paris. « Une grande ville pour une grande dame » avait-il songé. Milou, lui, travaillait avec son père à la ferme. Depuis quand ? Depuis toujours certainement. Ils étaient bergers de père en fils depuis neuf générations et faisaient la meilleure tomme de toute la région. Il n'avait même jamais songé faire autre chose mais devant les grands cils noirs de Marie-France Molinatti, il s'était senti prêt à tout, même à abandonner ses biquettes et se forcer à vivre à la ville, qu'il fuyait pourtant comme la peste. A la ville, il y était allé une fois rendre visite à son parrain qui avait monté une cordonnerie à Clamart. « La réussite m'attend, avait déclamé ce dernier en quittant le pays, les gens n'arrêteront jamais de marcher ! » Son parrain, Louis Anselme, était cordonnier tout comme son père l'avait été ainsi que son grand-père qui était sabotier, et son arrière-grand-

père avant lui. Dans les montagnes, on était fidèle aux corps de métiers. On se transmettait le savoir, on préservait jalousement les secrets de fabrication et on s'appliquait. Ils étaient trois frères, les deux premiers avaient femmes et enfants, et avaient repris l'atelier depuis quelques années déjà. Alors quand Louis à son tour avait été en âge de travailler, il avait décidé de tenter la grande aventure. Personne n'y croyait. « Comme s'il n'attendait que toi ! » disait son père le nez dans son journal, la pipe au bec. « Il a toujours été le plus intrépide des trois ! » soupirait sa mère, inquiète. Les gens du village chuchotaient que c'était une folie, « qu'est-ce qu'ils y connaissent les parisiens au travail bien fait ! Il va tout perdre, c'est tout ce qu'il va réussir à faire ! ». Seul son grand-père l'avait soutenu. « C'est bien, fiston. Le monde, il avance avec des cabochards comme toi... Ne les écoute pas, suis ton idée et avance sans te retourner. » Et même si son projet était loin de faire l'unanimité, chaque membre de la famille Anselme avait puisé dans ses économies pour lui permettre d'acquérir le fond de commerce qu'il brigait. Il rembourserait plus tard, quand il pourrait... « Ce n'est pas parce qu'on n'était pas d'accord avec les siens qu'on les abandonnait ! Sinon où irait le monde ? » s'était exclamé son père au moment des remerciements pour dissimuler son embarras. Alors, Louis était parti sifflotant à la conquête du tout-Paris, une malle d'outils remplie à ras bords et la grosse valise en cuir de son père.

Milou adorait passer du temps auprès de son parrain. Il admirait son caractère aventureux et sa détermination. Il aurait aimé lui ressembler lorsqu'il fit la connaissance de Marie-France.

Marie-France avec son visage espiègle et sa moue naïve avait conquis tout le monde dès les premières présentations. Blanche, la mère de Milou avait confié à l'oreille de son fils en lui tapotant avec tendresse et malice sur le dos de la main : « une fille blanchisseuse ne peut pas être mauvaise... ». La maman de Marie-France, quant à elle, était dentelière. Sa fille aînée, Paulette, avait

suivi ses pas, mais Marie-France, la cadette, était bien trop impatiente pour se vouer à un tel métier. La dernière, Janine, un accident, comme on dit, n'avait alors que quatre ans, elle avait bien le temps d'y songer. Quelques temps après la fête de Ceillac, la mère de Marie-France donna ce conseil à sa fille : « C'est important d'avoir des rêves, tu as raison, mais il ne faut pas qu'ils t'empêchent de voir la réalité. Milou ne possède peut-être pas toutes les qualités dont tu rêvais chez un homme, mais il a une sincère affection pour toi. Il est droit, et plutôt joli garçon. Il est respectueux et a de l'éducation. C'est un travailleur, et je vais te dire, ma fille... Quelqu'un qui aime les bêtes ne peut pas être mauvais avec les hommes. »

Rapidement, Marie-France, qui n'aimait guère son prénom qu'elle jugeait trop classique, affreusement commun et surtout très vieille France, devint, aux yeux de tous, Mila.

Mila et Milou prononcèrent leurs vœux dans la Chapelle Sainte Cécile un samedi de juillet. C'était l'été 1963 et le temps était aux promesses et à l'insouciance. Ils avaient nocé toute la journée dans le champ de Gino à l'ombre du platane et avaient terminé tard dans la nuit dans la chambre décorée pour l'occasion. Ils s'étaient aimés pour la première fois, un peu maladroits, quelque peu gênés mais amoureux. Lorsqu'elle s'était assoupie, repue d'émotions et fourbue de fatigue, Milou avait sorti son carnet en cuir, qu'il avait confectionné lui même à l'atelier du père de Louis et dont il ne se séparait jamais, et avait inscrit à la plume :

« Mila a fait de moi l'homme le plus heureux du monde. Je jure de la chérir, de l'honorer et de la rendre heureuse jusqu'à mon dernier souffle. »

Il avait regardé la grande ourse un moment sur le perron, puis était retourné à l'intérieur pour ajouter :

« Je jure devant Dieu de l'emmener vivre à Paris. »

Et il avait honoré sa promesse.

Deux ans après leur union, son parrain décéda. Plus attiré par la vie de patachon que par la vie de famille, Louis n'avait pas d'héritier et légua son affaire à son filleul. Milou annonça la nouvelle à sa femme un mardi soir, les yeux bouffis de chagrin mais le cœur empli de fierté. Mila le consola avec compassion tout en trépignant de l'intérieur...

Paris. Paris ! Paris !!! Adieu la morne montagne, les hivers rudes et les étés brûlants. Au revoir le bouillissement des draps et la chaleur des fers. Ciao les changements d'humeur de la patronne et les heures supplémentaires en haute saison. Bonjour la Tour Eiffel, les Grands Boulevards, le Café des Capucines et les théâtres. Les jolies robes, les cabarets, la foule, la Seine !

Trois mois plus tard, elle quitta sans peine son village et partit saluant les siens par la fenêtre de la Peugeot 203, de grands gestes affirmés, le rouge à lèvres plus hardi que jamais. Milou, ravala ses larmes en regardant sa mère se moucher dans son tablier et son père s'essuyer d'un revers de main bourru. Il caressa une dernière fois Mickey, son fidèle border collie à qui il avait expliqué déjà cent fois que *Paris, ce n'était vraiment pas un endroit pour lui... qu'il serait mieux ici, dans ses grands espaces à surveiller les filles³... qu'il comptait sur lui... qu'il ne l'oublierait pas... qu'il reviendrait, pour les vacances, à chaque vacances, comme tous ces cons de Parigots !* Il l'avait flatté vigoureusement sous le cou, là où le chien raffolait, en se forçant à rire, sans convaincre personne. Surtout pas Mickey.

Et puis, ils avaient roulé, chargés à bloc, une galerie sur le toit. Ils avaient fait étape à Mâcon où ils avaient trouvé une chambre d'hôtel dans un relais le long de la nationale sept. Milou avait négocié avec l'aubergiste de rentrer l'auto dans la cour afin de ne pas défaire tout leur barda bien ficelé sur le toit. Ils avaient pris des œufs meurette en hors d'œuvre, des escargots en entrée, une

³ Les chèvres

truite au bleu en poisson, Mila avait décliné la, pourtant fort délicieuse, poularde de Bresse à la crème et aux champignons, ils avaient goutté tous les deux au Saint Marcellin que Milou avait jugé trop crémeux et enfin, s'étaient régalés d'une tarte aux pralines croustillante en dessert. Le tout arrosé de deux pots de Mâcon rouge. Ils n'avaient eu aucun mal à dormir.

En garant la berline le lendemain soir devant la cordonnerie, Mila avait été un peu déçue. Elle avait trouvé la devanture étriquée et peu avenante. Milou, lui, avait eu grand mal à dissimuler son immense satisfaction d'offrir cette nouvelle vie à sa femme. Peu à peu les regards tristes qu'ils l'avaient regardé quitter son pays natal s'estompaient. Ils avaient déchargé la voiture avec l'aide de leurs nouveaux voisins. Ce n'était pas de refus, parce qu'après la route... C'étaient des gens charmants qui habitaient juste au-dessus de la cordonnerie. Monsieur et madame Pelletier, la quarantaine joyeuse. Ils les avaient même invités à partager leur repas du soir.

– Votre oncle, vous savez, c'était comme de la famille... Depuis le temps ! Ça fait du vide depuis qu'il est plus là... expliquait madame Pelletier

– Mais non Gisèle, c'était son parrain, tu sais bien, il causait toujours du p'tit. *Le p'tit Milou* qui disait, Louis ! reprenait son mari.

– Et pis, vous savez, y'a pas qu'à nous qu'il manque... C'est qu'il était connu dans le quartier !

– Et question turbin, il était champion. Il s'était fait un nom, vous savez ?

Non, Milou ne savait pas. Il ne savait pas grand chose en réalité. Juste que la boutique tournait bien et qu'elle n'avait pas de dettes.

– Moi, je pense qu'il ne faudrait pas changer l'nom, sinon les gens, y vont être perdus. C'est important un nom... conseillait Gisèle tout en allant chercher les assiettes à soupe dans le buffet.

– C'est vrai qu'on savait qui c'était le Louis Anselme dans le coin ! renchérit Henri en servant quatre verres de Guignolet. Mais on parle, on parle... Asseyez-vous, bon sang, vous devez être rincés après toute cette route. C'est qu'ça fait une tirée de là-haut !

C'était vrai qu'ils étaient éreintés par les mauvaises suspensions de la 203. Ça leur faisait chaud au cœur d'être accueillis de la sorte.

Et tout s'était passé comme ça, naturellement. Ils avaient pris possession des lieux, Milou de l'atelier, Mila de la boutique. Elle avait tout astiqué et amélioré la décoration. Ils avaient repeint la devanture et rafraîchi l'enseigne. Ils avaient gardé le nom. Anselme ou Eyme, ce n'était pas si éloigné. Les clients, au début, avaient été quelque peu méfiants, puis convaincus par la rigueur du travail effectué. Milou avait appris le métier en trois mois au village dans la cordonnerie familiale auprès des frères de Louis avant de monter à Paris. Il s'était montré appliqué et travailleur. Les frangins n'étaient pas inquiets pour lui... Milou était malin et débrouillard, Mila avec ses beaux atours ferait le reste auprès des gens de la ville.

Et la vie avait suivi son cours. Ils trimaient dur mais étaient heureux. Ils vivaient dans un petit deux pièces attenant à la boutique. Ce n'était pas un palace mais c'était pratique. Et puis comme ça, ils mettaient de l'argent de côté. Un jour, ils achèteraient l'une de ces jolies maisons en meulière situées dans le haut de la ville. Ils allaient quelquefois au cinéma et de temps en temps au restaurant. Milou avait offert à Mila quelques très belles toilettes qu'elle arborait avec noblesse. Il se promenait fièrement le dimanche sur les quais, sa princesse à son bras, étonné encore du tour qu'avait pris son existence.

Un matin de novembre, alors que Milou réparait l'étagère de la salle de bain qui s'était écroulée la veille, Mila lui annonça la nouvelle : ils allaient avoir un enfant. Milou l'étreignit

longuement, la paume caressant avec délicatesse son ventre à travers le corsage fleuri, inondé d'un nouveau sentiment inconnu. Un sentiment épais, massif, imposant plein de légèreté et d'allégresse.

Sept mois plus tard, Mila mît au monde une petite fille de trois kilos cent cinquante grammes qu'ils prénommèrent, sous l'insistance de celle qui avait souffert de porter un prénom vieillot, Vivienne. Dès lors, Milou mît les bouchées doubles afin de se dépêcher d'offrir à sa famille un toit plus grand, acceptant des extras comme livreur-déménageur-plombier après la fermeture de la boutique. Ils y étaient presque et Vivienne venait de faire ses premiers pas sous leurs yeux émerveillés quand Mila, toujours dans la salle de bain, annonça à Milou qu'elle attendait un second enfant.

Au huitième mois de grossesse, ils emménagèrent au douze rue Marguerite Renaudin, dans une maison de deux étages, en pierres de meulière avec un jardin de cent soixante-quinze mètres carrés où Mila imaginait déjà le potager. A peine trois semaines plus tard, un petit garçon, aussi brun que son père, vit le jour et fut baptisé Paul-Ely, par celle qui aimait les prénoms que l'on remarque. Milou fit beaucoup de travaux comme le font tous les nouveaux propriétaires et Mila transforma son jardin en un adorable écrin botanique. Ce ne fut que six ans plus tard qu'ils eurent leur troisième enfant. Cette fois, Milou ne céda pas aux désirs d'originalité de Mila et déclara un petit Julien à l'état civil.

Les saisons se succédèrent entre les rires des enfants, les légumes du potager, le bruit du marteau sur les petits clous et le diling de la porte en verre, les carnets de correspondance, les bonnes ou les mauvaises notes et les retours au pays pour les vacances scolaires en train, plus rapide et moins coûteux que la vieille 203 dont Milou refusait obstinément de se séparer. Il ne retrouverait jamais

une voiture aussi fiable et aussi robuste. Il l'emmènerait au bout !

Ce fut un mardi matin alors que Mila écosait ses haricots dans la cuisine qu'elle la vit par la fenêtre au-dessus de l'évier. Derrière la grille au bout de l'allée que Milou avait bordée de tuiles arrondies pour faire joli, elle était là. Dix ans que sa sœur n'avait plus donné de nouvelles ! Elle hésitait entre le soulagement et la colère. Pour ses parents surtout. Ils se rongeaient les sangs depuis qu'elle avait disparu avec ce coureur cycliste au début de l'été quatre-vingts. Ce tour de France qui faisait étape à Saint-Véran, c'était une vraie malédiction pour tous les hommes du village qui avaient des filles en âge de fréquenter. « Ils passent, ils cueillent et ils disparaissent. » crachaient les pères déshonorés.

Janine, qui était loin d'être farouche, en connaissait un rayon en tour depuis ses quinze ans. Il y avait eu Hanz, l'allemand prometteur, Henrique, l'espagnol beau comme un dieu, Luciano, qui n'était même pas coureur mais seulement cavaleur, Patrice, le petit français gentil comme tout et puis Juan, le brésilien, celui qui lui avait été fatal. Et puis plus rien, elle avait disparu.

Et la voilà là, qui se radinait la bouche en cœur rue Marguerite Renaudin. Elle ne manquait pas de culot ! Elle allait lui dire ce qu'elle en pensait. C'était ce que Mila ruminait en longeant l'étroite allée de ciment qui menait jusqu'au petit portillon mais quand elle tourna la clef dans la serrure et qu'elle ouvrit la porte, elle fut si surprise qu'elle changea instantanément d'attitude. Une fillette aux longs cheveux blonds, frisés et tout emmêlés, se tenait au côté de Janine. Les pieds en dedans et sa petite main agrippée à la jupe bleue jean de sa sœur. Elle fixait Mila de ses larges billes noires. Elle avait quelque chose dans le regard de contradictoire, elle semblait dure et fragile à la fois. Elle ressemblait à un petit animal blessé, apeuré mais valeureux. Une *enfant adulte*, songea Mila, cette pensée lui émietta le cœur.

Elle s'appelait Lola, elle avait tout juste quatre ans. Janine s'était mise à expliquer son parcours comme l'aurait fait une brochure de voyage organisé. Le Brésil et ses immenses plages de sable fin, le Corcovado tellement impressionnant, la végétation luxuriante... Puis sa rencontre avec Edouardo et sa découverte du Portugal, leur générosité, leur cuisine ! Leurs *pastel de nata* délicieux... Et comment elle avait rencontré Eldbjørn à Lisboa, un matin, dans le tramway numéro vingt-huit... Elle n'avait pas tellement aimé la Norvège... Les fjords, c'était joli mais il faisait tellement froid. Et Janine elle, ce qu'elle aimait c'était le soleil, la chaleur. C'était normal, une vieille bolivienne le lui avait expliqué une fois, Janine, qui signifiait *Dieu fait grâce*, possédait un important magnétisme mais pour cela, il lui fallait de la chaleur, beaucoup de chaleur. Alors, elle n'y était pas restée dans ce pays et était descendue à Malaga avec Peter, qui venait de trouver du travail comme serveur dans un complexe en bord de mer. C'était là qu'elle y avait rencontré le père de Lola d'ailleurs. Ils voyaient tellement passer de touristes à Malaga, elle n'avait pas idée ! Non, Mila, qui n'avait connu l'étreinte que d'un seul homme n'en avait effectivement aucune idée. Puis à nouveau le nord quelque temps avec Lukas, un suédois, où Lola était née... Dix-huit heures que ça avait duré ! Et sans parler la langue, un accouchement, elle assurait que ce n'avait pas été une mince affaire ! Depuis le commencement, tout avait toujours été compliqué avec cette gamine de toute manière, rien n'était jamais allé bien droit. Ensuite, retour en France avec Sandro, parce que le nord vraiment, Janine, ça ne la rendait guère heureuse... Cannes, puis Nice, Monte-Carlo pas longtemps, un petit tour en Italie, quelques mois seulement, c'était difficile avec Lola... Et là, avec ce départ précipité en Australie avec Steven, elle était certaine que Mila comprenait, ce n'était vraiment pas possible de l'emmener. Ce n'était pas la place d'une enfant et puis l'école... C'était déjà suffisamment laborieux ! Sa première année : une

catastrophe ! Sa maîtresse disait qu'elle ne comprenait rien à rien alors la même, elle ne voulait jamais y aller... Mais Mila devait savoir ce que c'était avec les siens. Trois c'était ça, elle en avait bien trois des marmots, elle ?

Mila n'écoutait plus depuis un bon moment. Elle observait Lola, assise sagement à la table de la cuisine, à qui elle avait servi un verre de lait et des petits biscuits au chocolat en forme d'animaux. Elle grignotait en silence la crinière du lion tout en faisant gambader la girafe sur les carreaux de la toile cirée orangée. Ça ne l'intéressait guère d'écouter Janine exposer ses voyages et ses amours passagères. Elle ne voulait même plus lui dire ce qu'elle en pensait, ce serait inutile de toute manière. Elle n'était plus en colère. Elle n'était même pas triste de se dire que sa sœur ne serait désormais qu'une étrangère. Une étrangère irresponsable qu'elle aimerait d'ailleurs voir quitter sa maison.

Julien était rentré du collège pour le déjeuner à ce moment-là et Mila avait dit dans une extrême douceur :

— Je te présente Lola, ta cousine. Elle va rester avec nous, on va l'installer dans la chambre de Vivi.

Puis s'étant tournée vers la petite fille et, en s'accroupissant à sa hauteur, avait ajouté :

— Hein ma chérie, on va te faire un joli lit tout moelleux et je vais te mettre des draps avec des mignonnes petites souris roses dessus... Tu aimes ça les petites souris, toi ? Tu veux venir voir comment elle est grande cette chambre ?

Elle lui avait tendue la main et Lola après un léger instant d'hésitation, sans même regarder sa mère pour attendre son aval, avait attrapé celle de Mila. En l'entraînant vers l'escalier qui menait à l'étage, elle s'était retournée et, toujours avec la même douceur, accompagnée cette fois d'un regard glacial, avait expliqué :

– Je vais te faire visiter la maison ma poulette dorée, et Maman elle va aller chercher tes affaires dans la voiture et puis elle va y aller parce qu'elle va être en retard...

Janine n'avait rien ajouté. Ni posé de questions. Elle avait seulement regardé le bout de ses boots crocodiles. Mila, le pied sur la première marche, avait repris ses mots doux.

– Tu sais qu'on a une grande baignoire et que, quand il prend des bains, Julot, il met tellement de bain moussant qu'on peut se cacher complètement... Il y a tellement de mousse qu'on dirait des nuages !

Et Janine, qui se faisait à présent appelée Jenny, parce qu'elle trouvait que ça lui ressemblait davantage et que ça faisait vraiment plus *cool* et plus *fun*, avait repris sa route puis un avion avec le beau Steven, surfeur au regard de braise.

Les débuts de cette nouvelle existence avaient été difficiles pour Lola. Trimbalée depuis sa naissance de gauche à droite, sans endroit fixe, sans repères, ni père, sans armoire où ranger ses affaires ni de coffre pour y garder ses jouets, elle semblait flotter sur la vie sans jamais s'y amarrer. Elle parlait peu et mal. Elle mélangeait les mots et les syllabes. Elle détestait aller à l'école et ne parvenait pas à se concentrer plus d'un quart d'heure. Elle n'était pas dissipée pour autant, elle était renfermée, solitaire, anormalement sage. Et autonome. Elle se lavait les cheveux et les peignait toute seule, pliait ses vêtements avant de grimper dans la baignoire, elle faisait son lit et coupait sa viande.

Il leur en avait fallu du temps et de l'amour à toute la famille Eyme, du 12 rue Renaudin pour retaper la petite Lola. Pour lui infiltrer de la confiance et la construire avec des bases rassurantes. Ils s'y étaient tous appliqués, chacun à leur manière. Mais ils savaient faire. Les Eyme, ils semblaient être nés pour cela, aimer. Lola était devenue le quatrième enfant de la famille, sans distinction aucune avec les trois précédents.

Bientôt, elle ne se rappela même plus le visage de sa mère qu'elle ne devait jamais revoir. Janine-Jenny Molinatti, originaire du Queyras, mourut brutalement à trente et un ans d'un éboulement de falaise alors qu'elle faisait du camping quelque part au sud de l'Australie.

Lola venait d'entrer en sixième lorsque Mila et Milou fêtèrent leur trentième anniversaire de mariage. Vivienne avait épousé Michel Levaut l'année précédente. Paul-Ely terminait sa thèse en histoire sur la civilisation minoenne post palatiale et venait de rencontrer une certaine Elisabeth toute jeune diplômée en droit pénal. Julien, quant à lui passait la moitié de sa vie dans les airs, une caméra à la main, ce qui faisait la fierté de Milou et une bile de chien à Mila, qui récitait en cachette un « Je vous salue Marie » chaque jour sous la douche.

Ils s'étaient cotisés pour leur offrir une nuit à l'hôtel Normandy. C'était le rêve de Mila d'aller à Deauville. Les planches, Michel Trintignant, le moment où ils se retrouvaient sur la plage, la musique... Chabadabada... Et le rêve de Milou que d'exaucer tous ceux de sa femme qu'il surnommait toujours sa *princesse*.

Lola avait fait un dessin d'une grande maison à colombages sur une enveloppe blanche et ils avaient tous signé une carte que leur avait envoyé l'hôtel. C'était Vivi qui avait eu l'idée. Pauly avait réservé la chambre et Julien avait dit au téléphone « Super idée, je vous suis. » Il était remonté d'Annecy pour l'occasion. Ils avaient décidé de mettre Milou dans la confidence pour qu'ils ne prévoient rien ce week-end là. Mila avait été émue aux larmes en soufflant ses bougies le vendredi soir. Ils avaient réussi une belle famille, soudée et respectueuse. Elle aimait son mari bien davantage encore que lorsqu'ils s'étaient prononcés leurs vœux. Elle était heureuse et persuadée que le bonheur allait durer encore longtemps, pour ne pas dire éternellement. En se mettant sous les draps, elle avait regardé Milou et lui avait dit :

– On a de la chance, tu sais.

– Beaucoup de chance, je sais, lui avait-il répondu la voix gorgée de fierté.

Elle s'était levée avant lui le samedi pour préparer quelques affaires. Milou avait vérifié l'air dans les pneus et les niveaux de la Velsatis qu'il venait d'acheter. Il avait longuement hésité et lu tous les tests comparatifs des magazines. Il aimait sa ligne et son aspect sécuritaire. Il avait demandé son avis à Mila qui s'en moquait éperdument. C'est Lola qui avait tranché :

– Oh ouiii, Milou, on dirait un vaisseau spatial.

– Alors, allons-y pour le vaisseau...

Les enfants avaient fait de grands signes sur le trottoir et avaient regardé la voiture disparaître. Ils avaient prévu de rester tous les quatre jusqu'au lendemain soir, comme avant. Ils devaient aller au grand Rex voir Tarzan, puis manger des milk shakes à la noix de coco au jardin du Luxembourg. Le soir, ils iraient au vidéoclub choisir un film qu'ils aimeraient tous et Vivi cuisineraient ses fameux hamburgers. Le lendemain, les filles iraient au marché dénicher des petites merveilles à pas bien cher, et puis s'il faisait beau comme ils l'avaient annoncé à la télé, ils iraient pique-niquer, comme lorsqu'ils étaient mômes, dans le bois de Clamart. Vivi ferait la salade de surimi aux oranges avec sa sauce cocktail que les garçons aimaient tant et penserait aux chips de chez le boucher pour Lola.

La dernière chose que Mila a vu avant de se laisser happer par un étrange bien-être opaque et lumineux, ce fut les mains de Milou. Ces mains qui l'avaient aimée, guidée et comblée ces trente dernières années.

Les dernières pensées de Milou avant le néant, furent pour ce camion sorti de nulle part qu'il n'allait pouvoir éviter... Puis pour sa femme qu'il chérissait tant et qu'il allait encastrer dedans.

6 - Les carnets

Pauly terminait de paramétrer, pour la troisième fois ce mois-ci, le baromètre lorsqu'il entendit la porte d'entrée s'ouvrir.

– Oh ben, t'es déjà là ? Désolée, j'étais chez le dentiste, il m'a prise super en retard, râla Vivi les mains chargées de sacs de courses.

– T'étais chez Dugeont ?

– Chez Ducon, oui ! Quarante ans qu'on se connaît et il ne se souvient toujours pas de mon prénom ! Il m'appelle Viviane... Quel con, j'te jure !

– Oui, en plus ce n'est pas ce qu'on peut appeler un ponte ! Je me demande bien pourquoi tu continues à aller chez lui...

Qu'est-ce qu'il avait cette saloperie de baromètre à ne plus fonctionner ? Trente ans de bons et loyaux services et là, le désordre climatique total ! Vivi s'approcha de lui, l'embrassa d'une seule joue, tapota de son index sur la machinerie défaillante et poursuivit :

– J'appelle et il me prend dans la journée, c'est pratique, c'est tout. Tu sais ce qu'il me dit en plus ?

– Non, je ne sais pas...

C'était stupide ces questions auxquelles personne ne pouvait répondre. Comment pourrait-on connaître les réponses ? Pauly haïssait ces tournures de phrase à la mode.

– *Si ça te dit Viviane, on pourrait aller dîner un soir ?* Commence par savoir comment je m'appelle, déjà, j'ai eu envie de lui dire !

– Mais tu ne lui as pas dit...

– Avec une roulette, un aspirateur et un paquet de compresses dans la bouche, c'est vrai que je suis moins bavarde !

– T'as sorti le Gigondas ?

– Oui, regarde sur la paillasse, ouvert ce midi, je suis repassée vite fait, j'avais le couvreur qui venait pour le devis, tu sais... Ce n'est pas trop tôt ce midi ?

Non, ce n'était pas trop tôt et oui, il savait pour le devis. Ils en étaient tous malades à l'idée de devoir la refaire cette toiture.

– Il t'a donné une fourchette ? s'inquiéta-t-il.

– Non, rien de rien. J'ai dit une tarte aux framboises à Lola, j'ai pensé que ça te ferait plaisir.

– T'es mignonne. En janvier ? T'en trouves où des framboises, toi ?

– Dans tous les congélateurs de France, mon beau monsieur qui ne fait jamais les courses et laisse le sale boulot à ses femmes. C'est nouveau ta veste ? J'aime beaucoup...

Il l'avait acheté effectivement la semaine passée aux Galeries Lafayette. Un joli prince de galle bistre avec coudières chocolat.

– C'est bizarre, tu ne mets jamais de marron toi d'habitude... commenta-t-elle distraitement tout en déballant ses achats et lui tendant, un sachet d'olives, un de noix de cajou et une barquette de tomates cerises, ajouta :

– Tiens, tu peux mettre ça dans des ramequins, s'te plaît ?

– Tu ne pourrais pas te fendre d'un saucisson de temps en temps ?

– Si, je pourrais, mais ma balance, elle veut pas. Et si t'es pas content, tu vas les faire toi-même les courses !

Vivienne prenait la mouche à la moindre réflexion. C'était la peur de mal faire qui la vexait, pas son orgueil. Elle faisait partie de ceux qui aimeraient être parfaits, de ceux qui n'étaient pas encore suffisamment en paix avec eux-mêmes pour admettre que c'était impossible.

– J'en ai soupé pour terminer mon article cette semaine, je ne sais pas pourquoi mais ça a été coton ! enchaîna Pauly.

– C'était quoi ?

– Mary Kingsley.

- La Calamity Jane d’Afrique ?
- Raccourci un peu particulier, mais si tu veux...
- Et t’en es content ? Tu l’as ? Je peux le lire ?

Vivi lisait tous les articles, sans exception, qu’écrivait son frère et les consignait dans son ordinateur, dans le dossier *Pauly articles*. Elle était sa plus grande fan. Déjà au collège, elle dévorait ses rédactions, puis au lycée ses devoirs de philo, plus tard, elle lut tous ses mémoires, ses thèses même sur les sujets les plus saugrenus. Elle était d’ailleurs la seule aujourd’hui à avoir l’autorisation de jeter un œil sur ses écrits personnels. Un jour, il écrira un livre. Quand il aura plus de temps et quand il se sentira prêt. Un jour...

– Mitigé, j’ai peur de ne pas l’avoir ressuscitée. Je suis resté dans le passé comme les journalistes narrateurs. Je n’aime pas. Moi, je veux être possédé, tu sais ça, toi, ma Vivi ? Je n’ai pas trouvé le style qu’elle méritait. Je suis un peu contrarié en ce moment... J’ai du mal à écrire convenablement. Je reste en surface. Et oui, je l’ai, mais pas tout de suite, Vivi, tu veux bien ? Je te l’enverrai demain...

En sortant le filet de pommes de terre, elle demanda :

- Bon, vas-y raconte. Ta journée ?
- Non, non, toi, raconte. C’est qui ce « plutôt pas mal » qui te tournicote autour à ton boulot ? Un toubib ?

Elle souffla bruyamment en filant un coup d’opinel dans le nylon tressé.

– C’est quand même pénible de ne rien pouvoir dire à l’un sans que tout le monde soit au courant.

- Donc, un toubib !

Pauly ouvrit le tiroir sous le plan de travail et sortit un épluche légume au manche en bois rouge, tout écaillé.

- Ça, c’est bien ?

– Non, prends le vert plutôt, il est fatigué celui-là. Mais c’est rien... c’est Julot qui se fait des films. C’est le mec qui repeint le

cabinet, c'est tout. Il m'a changé ma roue, tu parles d'une affaire !

– Un manuel... Comme toi ! Nous y voilà...

– Je t'assure qu'il n'y a rien du tout. Il est juste agréable et il m'a dépannée gentiment.

Elle avait changé de voix. Il avait raison Julot, il le lui avait écrit hier : « Vivi roucoule, elle a rencontré un mec à son boulot, dixit : « plutôt pas mal ». J'ai demandé une photo... »

Effectivement, elle roucoulait.

– Et t'as la photo ? lui demanda-t-il dans un petit sourire pointu.

– J'te dirai pas...

– Donc, tu as la photo. T'es forte ! Ceci dit, t'es aussi gourde que forte...

– Merci, c'est charmant... grogna-t-elle.

– Tu plonges à tous les coups...

Il lui fila un coup de coude qui fit voler son tubercule dans l'évier. Elle fit semblant de protester.

– Gourde ! lui répéta-t-il gentiment.

La porte de l'entrée s'ouvrit avec fracas.

– C'est moi ! hulula Lola comme elle faisait toujours lorsqu'elle arrivait. Lola dans cette maison était restée une enfant.

– Salut toi ! railla son frère.

Elle posa son casque de scooter à côté de celui de Pauly, sur la console de l'entrée et ouvrit son sac à dos. Vivi se catastrophait déjà.

– Ne me dis pas que tu as mis la tarte dans ton sac, Lola....

– Et tu veux que je la mette où ? Dans mon cul ?

Elle l'embrassa chaleureusement en riant.

– Elle est congelée, t'inquiète, vieille rabougrie râleuse !

– C’est élégant... Je n’ose imaginer tout ce qui doit siéger à cet endroit à t’entendre... s’agaça Pauly par cette vulgarité permanente.

– Est-ce que je te demande de créer des objets, moi ? Non. Donc tu me fous la paix avec mon langage et tu gardes tes réflexions persifleuses casse-couilles pour toi.

– *Persifleuse*... Carrément...

Il prenait plaisir à la prendre de haut.

– Je sais parler, j’ai au moins autant de vocabulaire que toi, mais moi, ça m’emmerde de l’utiliser. Tu m’emmerdes, Paul-Ely.

– Bon, commencez pas ! On attend Julot où vous voulez boire un verre ? interrogea Vivi.

Vivi n’aime pas les chamailleries, même pour rire. Ça ne l’amuse pas. Elle trouve ça puérile. Elle aime l’harmonie, l’ordre, les choses à leur place, les politesses. Elle déteste la politique et les films de guerre. L’année dernière lorsqu’ils étaient allés voir « Le vieux fusil », le film préféré de Mila, elle avait été obligée de quitter la salle, ça avait été plus que ce qu’elle ne pouvait supporter. Julot, à son tour, arriva.

– Salut tout l’monde, désolé, j’suis à la bourre. Un petit souci au club.

– Rien de grave ? s’enquit Pauly.

– Oh, non, un chat coincé dans un tuyau. Bogda était catastrophée... Elle l’entendait miauler depuis la veille. Une heure pour le faire sortir de là, ce con. J’ai super faim !

Il attrapa une poignée de noix de cajou et tendit le sachet du boucher.

– Tiens Vivi, j’ai pas pu résister, elles étaient si belles, je t’ai pris une entrecôte !

– Oh, t’es trop mignon, mon frère... Merci !

– Dis-donc, tu pourrais pas acheter du saucisson de temps en temps pour l’apéro ?

Elle changea de mine et retourna à ses patates. Pauly ricana en silence. Ils débouchèrent un côtes-de-Duras blanc et se servirent un verre qu'ils burent en cuisine. Une fois les pommes de terre épluchées, enduites d'huile et alignées sur la lèchefrite, la viande herbée et poivrée, la table dressée, chacun alla chercher son carnet respectif. Ils s'installèrent dans les canapés du salon.

– Qui commence ? demanda Pauly.

– Le meilleur scoop ou la plus grosse urgence, s'exclama Lola, je me suis emmerdée toute la journée, je veux du lourd !

– C'est moi alors, je pense ne pas te décevoir. Je cumule les deux.

Paul-Ely prit une profonde inspiration et lut ce qu'il avait noté la veille. Mot pour mot. Une pointe de honte dans la voix et un soulagement notable. Ça devait être quelque chose dans ce goût là, l'absolution. Depuis le temps qu'il se demandait.

Il y eut un court silence dans le séjour puis les réactions fusèrent. Diverses et confuses.

– Oh merde, lâcha Julot dans un sourire crispé.

– Et ben nous v'la bien, dit Lola, le Pauly poussiéreux qui se vulgarise. Elle doit être sacrément tankée la nana pour te mettre dans un tel état...

– Tu nous fais marcher ? C'est ça, c'est pour te foutre de moi ?

Vivi avait une extrême confiance en Pauly. Elle le trouvait droit, honnête, respectable, un peu amer sur certaines choses, c'était vrai, acerbé, grinçant, pas toujours très optimiste, mais il n'était ni menteur, ni fourbe et encore moins infidèle. Elle était fière de lui pour toutes ces qualités. Il ressemblait à Papa. *La culbuter...* Elle ne retenait que ce mot. Qu'est-ce qu'il lui prenait de parler ainsi ? Elle pensa à Michel et au nombre de fois incalculable où il avait dû la tromper.

– Non, j'en suis autant désolé que toi, mais voilà, à moi aussi, ça m'est tombé dessus. Et j'ai essayé de luter, je vous assure. Je

n'y arrive pas. Je ne pense plus qu'à ça. Elle m'empêche de dormir. Elle m'empêche même d'écrire.

– C'est nul ! trancha Vivi.

– Quoi *c'est nul* ? Tu crois qu'on choisit, toi, peut-être ? le défendit Lola assez calée en désir charnel.

– Ben oui ! On n'est pas des bêtes tout de même ! Bien sûr qu'on choisit. Heureusement qu'on choisit ! s'indignait-elle à nouveau.

– Oh là... Oh là... Je vous arrête tout de suite, mesdames. Dois-je vous rappeler la règle d'or des carnets ? Ni jugement, ni sentence, juste écoute et débat.

Julien n'aime pas davantage les conflits que Vivienne. Il temporise toujours. Il désamorce.

– Et ben, on débat ! se défendit Vivi.

– Ah non ! Sauf erreur de ma part, dire *c'est nul*, ça ressemble plutôt à un jugement.

Vivi qui s'était relevée, se posta devant l'accusé.

– Mais pourquoi, Pauly ? Tu es malheureux avec Babeth ? Il y a des choses que l'on ne sait pas ? Tu ne vas quand même pas devenir comme tous les autres ?

– A croire que si... Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Ça n'a rien à voir avec Babeth, c'est autre chose. C'est nul, tu as raison, c'est médiocre même. Je suis désolé de te décevoir, mais je préfère te décevoir que te mentir. Et je t'assure que le plus déçu dans l'histoire, c'est bien moi. Ce n'est pas très agréable cette sensation d'être une grosse merde, tu sais, je m'en serais volontiers passé.

– C'est parce que t'es pas habitué, c'est tout, tu verras, on s'y fait assez vite, demande à Julot... chambra Lola pour tenter d'alléger.

Elle mit les verres à niveau et porta un toast :

– A eux et à la bigamie !